

## Un diamant gros comme Biarritz

J'avais quatorze ans à Biarritz dans les années 80. Pas exactement à Biarritz – dans un petit village derrière la voie ferrée, là où commençait l'arrière-pays : maïs, fougères, dernières forêts de chênes. Mes parents venaient de faire construire, au milieu de rien, sur une colline plantée de réverbères. Aujourd'hui il y a cinq cents pavillons, autant d'albizzias et un golf, mais à l'époque, aller à Biarritz, à six ou sept kilomètres, était compliqué. Surtout la nuit : pas de bus, et ma mobylette faisait trop de bruit. Quand on a quatorze ans et qu'on fait le mur, mieux vaut le vélo.

Hortense faisait une *boum*, tout le monde y serait, il était impensable que je n'y aille pas. Je pédalais donc. Le Pays basque, ça monte et ça descend. J'arrivai transpirante chez Hortense, ôtai mon jogging sous la villa, enfilai mon tee-shirt à pois et ma jupe à paillettes. La musique pulsait à travers les vitraux de la cage d'escalier. A l'époque, être adolescente et s'appeler Hortense connotait soit l'origine la plus paysanne, soit, au contraire, la plus chic. Les tours de la villa d'Hortense donnaient sur la mer, le jardin descendait le long de la falaise, la piscine faisait un éclat bleu à travers la roseraie. Et comme Hortense était, pour couronner le tout, une des plus jolies filles de la Côte, figurer parmi ses meilleures amies était un immense privilège social. D'où les escapades, d'où le vélo la nuit.

C'était la fin du mois de mars 1983. Je sais exactement dater cette nuit-là parce que plus tard, seule dans ma chambre, j'ai découpé et conservé tous les articles de presse. Hortense donnait souvent des fêtes, sa mère voyageait beaucoup et son père était loin, je ne sais où, en Amérique peut-être. Ils s'étaient séparés peu après sa naissance, ce qui nous semblait du dernier chic. Nous étions trente ou quarante, nous dansions sur *Cambodia* de Kim Wilde, nous ignorions que cela parlait de la guerre au Cambodge, et même qu'il y avait eu une guerre au Cambodge. Notre horizon était Bayonne au Nord, Irun au Sud, Bordeaux pour ceux qui feraient des études. Nous étions allés une fois à Paris, en voyage scolaire, pour voir le Louvre et la Tour Eiffel. Y vivre me semblait un rêve inaccessible.

Chez Hortense je me rappelle d'étranges tableaux tricolores dans la cage d'escalier. Ils étaient rouge, jaune et orange. J'ai compris bien plus tard que c'étaient des Rothko. Dans la chambre où il m'arrivait de dormir (quand mes parents me laissaient officiellement sortir) je rêvais gavée de haschisch devant des aquarelles signées de huit lettres : Paul Klee. Hortense avait confisqué une sorte de buste noir et blanc pour sa chambre, entre un poster de Cure et une photo du Che. C'était un Dubuffet. Et derrière le piano il y avait, empilés, quatre Picasso qui lui faisaient peur quand elle était petite, et que sa mère n'avait jamais raccrochés. Dans les années 70, le père avait eu du goût et de l'argent. Nous n'y pensions jamais. Ni à la mère, élégante, entraperçue, dont la vie mystérieuse n'intéressait que nos parents. Nous, nous aimions la maison, ses recoins, ses chambres vides. Nous aimions la piscine, les boums sans les parents.

Hortense était la seule à faire ce qu'elle voulait. Nous, les autres, nous composions avec les autorisations de minuit, les 20 francs d'argent de poche, les 45 tours volés et, grosso modo, rien de grave. Autour d'Hortense flottait une étrangeté d'orpheline, comme une prémonition de drame. Elle était, avant la mode, très pâle aux cheveux noirs, aux lèvres rouges. Si la mouvance gothique était venue jusqu'à Biarritz, elle aurait porté des mitaines, des résilles trouées et des bracelets de cuir. Mais elle était comme nous finalement, ignorante et sudiste, avec sa panoplie de surf. Seules la différençaient les quelques jolies choses que sa mère lui rapportait de Paris ou Genève. Un assez gros diamant à son cou, sur une fine chaîne en or,

m'impressionnait beaucoup. « Un diamant gros comme Biarritz » m'avait dit sa mère en riant. Je n'avais pas su quoi répondre. Leur esprit brillant et dur me les rendait aussi étrangères que leur villa, leurs lectures, leur liberté de ton et de manières.

Ce soir là le téléphone a sonné. Sa mère appelait, parfois. Hortense était en haut, dans sa chambre, avec celui qu'elle ne quittait jamais. *Cambodia* s'est arrêté et quelqu'un a mis un autre disque, *Everybody's got to learn sometimes*. C'est un slow qui a eu la particularité de durer plusieurs étés. Quand il m'arrive de l'entendre, j'ai un coup au cœur. Ce n'est pas de la nostalgie. C'est de la terreur. Le téléphone sonnait toujours. Il sonnait à quelques mètres de moi, sur un meuble bas, long, le genre de meubles dont j'ignorais l'usage et que mes parents n'auraient eu ni l'idée ni les moyens d'acheter. J'étais assise tout près de V., un garçon sombre qui parlait peu mais prenait souvent des décisions pour toute la bande : aller se baigner, rouler un pétard, choisir la musique. Et comme Hortense, il faisait partie de cette petite aristocratie qui, disait-on, l'avait déjà « fait ».

Je me suis levée, le cœur me battait, j'ai tendu la main à V. « *I need your loving like the sunshine...* » Les sonneries du téléphone faisaient des fausses notes sur la musique. V. dansait à distance, ses bras en cercle autour de moi comme autour d'un baril de nitroglycérine. Je ne pouvais pas prendre davantage d'initiative. Je ne pouvais pas mettre ma tête dans son cou, d'ailleurs j'étais beaucoup plus grande que lui. Je n'avais jamais embrassé de garçon, est-ce qu'il fallait mettre la langue ? Le téléphone continuait à sonner. Une fille a eu l'idée de décrocher, et a crié : « Hortense ! Hortense ! » V. s'est mis à rire et j'ai ri aussi, pour ne pas avoir l'air idiot : tout le monde savait qu'il était inutile de déranger Hortense maintenant. La fille a tendu le combiné à V., et a disparu dans la musique et les danseurs. V. a tiré sur le fil emmêlé, et s'est mis à hocher la tête. Il faut se rappeler ce temps si proche : un seul téléphone, attaché à un fil, pour quarante adolescents. V. semblait dire oui, oui. Je n'entendais rien. Il avait le regard fixe, comme s'il cherchait un point d'équilibre. Puis il a raccroché. Le téléphone s'est instantanément remis à sonner et, se penchant vers le meuble, V. a arraché la prise. Puis il s'est lentement remis debout. Il s'est hissé sur la pointe des pieds, et il m'a embrassée.

Ma bouche s'est mise à fondre. Je n'avais plus de jambes. J'étais un visage dévoré et dévorant, une grande masse transie. Une nouvelle vie commençait où il y avait ça, ce suc incandescent qui descendait dans mon ventre.

« La mère d'Hortense est morte » m'a dit V. en reprenant son souffle. Je ne voyais pas ce qu'il voulait dire. Je ne voyais pas ce que cette phrase venait faire là. J'ai repris sa bouche, et j'ai glissé ses mains sous mon tee-shirt à pois. Et sous ses mains il y avait une nouvelle peau à vif, intouchée et brûlante. J'étais déshabillée de ma peau ancienne, de la peau brute de mon enfance. Je voulais tout, je voulais V., et engloutir la maison, la musique, le monde, dans le désir ouvert.

« Qu'est-ce qu'on fait ? » m'a demandé V. Je ne lui avais jamais vu ce visage, puéril et indécis. Je voulais monter vers les chambres, là où était Hortense, là où ça se passait. Dans l'escalier, il s'est arrêté : « C'est toi qui lui dis. » « Quoi ? » « Pour sa mère. » Je ne comprenais pas les phrases de V. Je ne comprenais pas leur inflexion, si c'étaient des questions ou des affirmations. Ses phrases n'entraient dans aucune des possibilités du moment. Et son visage était de plus en plus étrange : comme si une main géante y avait planté ses griffes et le déformait.

« On ne va pas lui dire » ai-je soudain dit à V. La main géante a semblé relâcher un peu son étreinte. « On ne va pas lui dire, ai-je répété avec force – et les mots qui se formaient dans ma bouche étaient en train de me convaincre moi-même – on ne va pas lui dire, pour ne pas lui gâcher sa boum ».

Le visage de V. s'est détendu d'un coup. Il était à nouveau beau et viril, presque enthousiaste. Nous étions debout au milieu de l'escalier, il se tenait une marche plus haut que moi, et je me suis tendue vers lui pour qu'il m'embrasse. Mais ce second baiser a été très différent du premier. Je poussais pour monter, lui poussait pour descendre, nos lèvres s'écrasaient, nous risquions de tomber en arrière et j'étais obligée de me tenir à la rampe. Dans la lueur nocturne, sous les vitraux, nos ombres cassées par les marches luttaient l'une contre l'autre, elles tournoyaient comme des papillons autour d'une lampe, autour du vide dans la cage d'escalier.

Nous sommes sortis de la maison. J'étais frigorifiée dans mon tee-shirt à pois et ma jupe à paillettes. V. se tenait loin de moi. Il regardait la mer en tirant sur sa cigarette, il avait pris un air soucieux et adulte. Les vagues frappaient la jetée sous le Casino. La houle faisait de longues lames sur le sable, puis se retirait avec lenteur. « La pauvre, quand même » a-t-il murmuré. Par un phénomène étrange, une épaisse brume blanche venait vers nous puis s'éloignait, comme une mer flottant sur la mer. L'eau, réchauffée par les premiers beaux jours, s'évaporait dans la nuit froide. V. disparaissait puis réapparaissait. Il étincelait dans la lumière du phare, des gouttes s'accrochaient à ses cheveux, à ses cils ; puis il se renfonçait dans la blancheur. Et mon visage s'humidifiait. Mes joues, lentement, dégoulinèrent.

« La pauvre », répéta V. comme s'il attendait une réponse. Je ne savais pas quoi dire. Et ce fut comme si ce mot, « la pauvre », résumait la situation, toute la situation, comme si ce mot suffisait pour toute une vie, pour celle d'Hortense, pour celle de sa mère.

Même le lendemain, quand les journaux nationaux titrèrent sur l'accident mortel d'un chanteur de l'époque, au volant de sa voiture, en compagnie d'une belle inconnue qui s'avérait être la mère d'Hortense ; quand la police – raconta la presse locale – vint annoncer au matin la dramatique nouvelle et trouva la villa dans un désordre affreux, des adolescents ivres enlacés dans les chambres, du vomi sur les Picasso ; quand le père d'Hortense ne daigna pas réapparaître mais envoya, à sa place, un huissier ; quand des scellés furent posés sur la porte de la cave ; quand toute la côte bruissa du fait que nous avions bu, mélangé à du jus d'orange ou de la liqueur d'ananas, pour 3 millions de francs de grands crus et de cognacs hors d'âge – « trois cents millions anciens ! » répétait mon père en lisant *Sud-Ouest* ; quand je faisais l'innocente en pensant à ma chance, à la loyauté d'Hortense, au fait qu'elle n'avait pas cité mon nom et qu'elle était maintenant dans un pensionnat chic en Suisse, pendant que V. et d'autres étaient privés de sortie pour longtemps ; non, même pendant les jours qui suivirent, même pendant les années qui suivirent, nous ne reparlâmes jamais, V. et moi, de cette nuit-là.

Cette nuit-là avec V. nous avons marché sur la plage. La villa sur la falaise clignotait comme un phare, comme ces phares sur l'horizon dont on se demande s'ils sont un bateau ou une terre très loin. Il me semblait, malgré le bruit de la mer, entendre les basses de la musique, et voir malgré la brume passer des ombres sous les vitraux. Les vagues allaient et venaient, la petite ville encore hivernale tremblait sous l'équinoxe. Les hortensias étaient nus, les casinos vides, les hôtels fermés, la falaise muette et dure. La ville basculait d'un bord à l'autre du monde et nous tanguions. Un mur de gêne mortelle, de honte et de secret, grandissait entre nous avec les ombres.

Quand je descends aujourd'hui l'avenue du phare vers l'Hôtel du Palais, je m'arrête souvent devant ce qui reste de la villa. Elle a été démolie il y a quelques années, après l'éboulement de la falaise. Piscine, roseraie et vitraux engloutis. Je pense à Hortense, qui vit au loin ; à V., dont je n'ai pas de nouvelles ; je pense à mes parents. C'est le plein été, j'ai les bras nus au soleil, et je me souviens de cette femme élégante, si étrangère à mes yeux : la mère d'Hortense. J'ai d'elle deux ou trois images – sa silhouette étrangement mince, ses yeux savants, sa phrase à l'ironie vexante, et une mèche blanche à son front, qui me semblait un résultat, presque un résumé, de sa longue vie fantasque. Elle avait l'âge que j'ai aujourd'hui.

Marie Darrieussecq